Zeitschrift: Anthos : Zeitschrift für Landschaftsarchitektur = Une revue pour le paysage

Herausgeber: Bund Schweizer Landschaftsarchitekten und Landschaftsarchitektinnen

Band: 58 (2019)

Heft: 2: Plätze = Les places

Vorwort: Plätze = Les places

Autor: Wolf, Sabine

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Plätze
Les places

Sabine Wolf

Für einmal ist es tatsächlich so, dass früher alles einfacher war: als der öffentliche Raum noch als solcher ablesbar, und – was nicht nur logisch klingt, sondern auch in der räumlichen Anordnung sinnhaft ist – vom privaten Raum durch den halböffentlichen getrennt war. Heute ist es schwieriger. Zwar nehmen wir an, dass Plätze öffentliche Räume sind und damit im Besitz der Allgemeinheit – also von uns allen! –, kommissarisch vertreten durch die öffentliche Hand, die sich aus vielerlei Steuergeldern aus verschiedenen Quellen trägt. Und hier fängt das Problem an. Immer mehr vermeintlich öffentlicher Raum wird privatisiert. Umgebungsgestaltungen von Überbauungen ebenso wie «Privatstrassen» oder Plätze rund um grössere Dienstleistungsnutzungen oder Grossgewerbe: Der Novartis Campus ist ein solcher Raum, ebenso wie das Maag-Areal entlang des Gleisbogens in Zürich. Während es sich beim Campus um eine Art Spezialraum handelt, den man einigermassen bewusst als Gast betritt, ist die Umgebungsgestaltung des Maag-Areals im Rahmen der Arealentwicklung entstanden: Die Stadt hat Gestaltung, Erstellung, Unterhalt und Pflege mittels Sonderbauvorschriften Privaten übertragen (auf der Gegenseite der Waagschale bekommen diese dafür mehr Ausnützung).

Wenn dereinst alle von ihren Hausrechten Gebrauch machen und «ihren» Raum reglementieren, wird der Stadtraum zu einem unübersichtlichen Patchwork aus Regeln, Geboten und Verboten. Dann ist nicht nur der Raum nicht mehr lesbar, weil die Eigentumsverhältnisse nicht sichtbar sind, dann ist auch nicht mehr transparent, wer an welchem Ort was darf und wer was nicht. In der Tendenz schliessen diese Mechanismen die Schwächsten unserer Gesellschaft aus, weil alle anderen «nichts zu verstecken» haben und es ihnen keine Mühe macht, ständig gefilmt und auf Schritt und Tritt verfolgt zu werden. Es klingt absurd, aber es ist ein Privileg, Kameraüberwachung nicht zu fürchten. Nicht immer können wir frei wählen, ob wir in den Augen des Staates etwas zu verbergen haben oder nicht, ob wir an einem Ort erwünscht sind oder nicht. Es ist hier wie überall: Wenn wir uns gemeinsam auch für die Schwächeren einsetzen, kommt das uns allen zugute. Wir leben in einer Solidargemeinschaft, und die Grenzen zwischen Nehmen und Geben sind mitunter fliessend. Oder können sich umkehren. Kurz: Wir tun gut daran, keine zusätzlichen Grenzen zu schaffen. Auch im öffentlichen Raum nicht.

Ach ja, die Plätze: Sie müssen heute (wie auch früher) einer Vielzahl Anforderungen gerecht werden an Nutzung, Gestaltung und das Klima, nachhaltig erstellt, resilient und günstig im Unterhalt sein. Das Gute daran: Das haben LandschaftsarchitektInnen alles bestens im Griff – für die Fragen der Zugänglichkeit und Hoheit über den öffentlichen Raum aber sind wir als Gesellschaft gefordert.

Pour une fois, on peut vraiment le dire: c'était plus simple avant. Quand l'espace public était encore identifiable en tant que tel et qu'il était séparé de l'espace privé – ce qui ne paraît pas seulement logique quand on le dit, mais prend aussi tout son sens dans la réalité concrète – par l'espace semi-public.

Aujourd'hui, c'est moins évident. Nous partons du principe que les places sont des espaces publics et qu'elles appartiennent donc à la collectivité – c'est-à-dire à nous tous! –, laquelle est représentée par les pouvoirs publics et alimentée par l'argent des contribuables. Pourtant, de plus en plus d'espaces prétendument publics sont privatisés, qu'il s'agisse des aménagements extérieurs des grandes opérations immobilières ou des rues et places qui entourent les grandes entreprises. Le Campus Novartis, à Bâle, en est un exemple, de même que le site Maag à Zurich. Alors que le premier est une zone spéciale à laquelle on ne peut accéder que si l'on y est dûment invité, le second a vu le jour dans le cadre de procédures de planification spécifiques (les «Arealüberbauungen» de droit zurichois) à travers lesquelles la Ville a confié la conception, la réalisation et l'entretien des espaces extérieurs à des privés.

Si tous font un jour usage de leurs prérogatives et réglementent «leur» espace, l'espace urbain deviendra un patchwork confus de règles, d'interdictions et d'obligations. Non seulement l'espace ne sera plus lisible parce que les rapports de propriété ne le seront plus non plus, mais on ne saura plus très bien qui peut – ou ne peut pas – faire quoi à quel endroit. Ces mécanismes ont tendance à exclure les plus faibles, car les autres n'ont «rien à cacher» et ne voient aucun problème d'être constamment filmés et suivis à la trace. Cela peut paraître absurde, mais c'est un privilège de ne pas craindre les caméras de surveillance. Nous ne pouvons pas toujours choisir d'avoir ou non, aux yeux de l'État, quelque chose à cacher, ni d'être, ou non, bienvenu à tel ou tel endroit. Ici, comme partout, si nous nous engageons collectivement en faveur des plus faibles, nous en bénéficierons tous. Nous sommes tous solidaires et les frontières entre ceux qui prennent et ceux qui donnent sont parfois fluctuantes. Nous ferions donc bien de ne pas en créer de nouvelles – y compris dans l'espace public.

Pour en revenir aux places, elles doivent – comme c'était déjà le cas auparavant – répondre à de multiples exigences en matière d'usage, d'aménagement et de climat, tout en étant durables et économiques à l'entretien. Le point positif est que les architectes-paysagistes maîtrisent parfaitement tous ces aspects. En revanche, s'agissant de l'accessibilité de l'espace public et de l'autorité dont il relève, c'est la société dans son ensemble qui est mise au défi.